Amour et vérité se rencontrent

Eucharistie célébrée à l'EHPAD du Grand Bon Pasteur

De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé. Cette parole énigmatique de Jésus au pharisien Nicodème, venu le trouver de nuit, va permettre à cet homme – une autorité parmi les juifs – d'apprendre à passer de l'ancien testament au nouveau, de la vérité à l'amour, de la faute reconnue à la grace qui fait renaître. J'imagine une peinture en dyptique où les deux scènes de cette parole seraient mises en parallèle : d'un côté le serpent de bronze, signe de reconnaissance de notre péché. De l'autre la croix glorieuse du Christ, signe d'amour sauveur du Christ Jésus, visage de la miséricorde de Dieu.

Mais qu'est-ce donc que cette histoire de serpent de bronze ? Elle vient de l'exode. Le peuple de Dieu, libéré de l'esclavage en Egypte vit une exigeante traversée du désert. Voici ce que nous en lisons au livre du deutéronome :

> **« …** *en chemin, le peuple perdit courage. Il récrimina contre Dieu et contre Moïse : « Pourquoi nous avoir fait monter d'Égypte ? Était-ce pour nous faire mourir dans le désert, où il n'y a ni pain ni eau ? Nous sommes dégoûtés de cette nourriture misérable ! » Alors le Seigneur envoya contre le peuple des serpents à la morsure brûlante, et beaucoup en moururent dans le peuple d'Israël. Le peuple vint vers Moïse et dit : « Nous avons péché, en récriminant contre le Seigneur et contre toi. Intercède auprès du Seigneur pour qu'il éloigne de nous les serpents. » Moïse intercéda pour le peuple, et le Seigneur dit à Moïse : « Fais-toi un serpent brûlant, et dresse-le au sommet d'un mât : tous ceux qui auront été mordus, qu'ils le regardent, alors ils vivront ! ». Moïse fit un serpent de bronze et le dressa au sommet du mât. Quand un homme était mordu par un serpent, et qu'il regardait vers le serpent de bronze, il restait en vie ! (Dt 8, 5-15)*

On imagine l'épreuve du peuple. Pour aller où Dieu l'appelle, il a dû quitter une terre où, certes, il était esclave, mais au moins il mangeait à sa faim. Nous avons connu et nous connaissons des situations comparables. Chers frères et sœurs, beaucoup d'entre vous ont quitté le confort d'une maison personnelle et d'une santé convenable pour des conditions de vie plus contraignantes, et pour un avenir qui parfois nous inquiète. Et pourtant le Seigneur ne nous promet-il pas la vie ? Alors les paroles de récrimination, de contestation, de défiance, nous les connaissons parfois. Mais, me direz-vous, que vient faire l'affaire des serpents dans cette histoire ? Vous le savez, la Bible ne cesse de parler en figures. Le serpent y apparaît dès le commencement. Il déforme la parole de Dieu et fait douter de lui. Les serpents brûlants dans le désert sont un retour du tentateur. Et c'est vrai : parfois nous sommes tentés de doute. Et nos langues, comme des langues de vipères, portent du venin.

Savez-vous que le Pape François osa - il y a deux ou trois ans - parler aux cardinaux de la curie romaine de (je le cite) : ***La maladie de la rumeur, de la médisance, et du commérage.*** *C'est* - dit-il - *une maladie grave, qui commence simplement, peut-être seulement pour faire un brin de causette, et qui s'empare de la personne. Celle-ci se met alors à « semer de la zizanie » (comme Satan), et dans beaucoup de cas à « assassiner de sang froid » la réputation de ses propres collègues et confrères. C'est la maladie des personnes lâches qui, n'ayant pas le courage de parler directement parlent dans le dos. Saint Paul avertit : « Faites tout sans récriminer et sans discuter ; ainsi vous serez irréprochables et purs » (Ph 2, 14-18). Frères, gardons-nous du terrorisme des bavardages !*

Mais quel est donc le remède à cette maladie de la parole ? L'exode va de nouveau nous renseigner. Que signifie donc ce serpent de bronze que Moïse est invité à dresser en haut d'un mât et que tout homme mordu par un serpent doit regarder ? C'est comme si l'homme était appelé à reconnaître qu'entre le ciel et lui, entre Dieu et lui, le tentateur a déformé la parole, altéré la confiance. Vous savez que l'on dit : *« faute avouée, à moitié pardonnée »*. Il faut croire qu'en l'occurrence la faute était plus qu'à moitié pardonnée. Puisque ceux qui étaient mordus et regardaient le serpent de bronze restaient en vie. Je crois que le Pape François invitait les cardinaux, et tout le peuple avec eux, à reconnaître comment la parole, ce merveilleux cadeau du Seigneur, peut être gravement détournée, quand nous doutons de celle de Dieu. Et alors elle peut devenir mortifère. Reconnaître cela, c'est faire la vérité et venir à la lumière. C'est en toi que s'accomplit cette œuvre, Seigneur : nous t'en prions, viens l'accomplir en nous et entre nous.

Maintenant vient le second tableau du dyptique. *De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé.* Elever le fils de l'homme c'est l'offrir à notre contemplation. C'est reconnaître en Jésus en croix, puis ressuscité, l'amour sans limite de Dieu. Là où nous sommes tentés de faire la prouver notre propre justice, sa grâce vient nous irradier. Là où nous risquons d'être écrasés de culpabilité, son amour - que rien ne décourage – nous relève. Là où nous éprouvons notre faiblesse, sa force nous attire à lui. Ainsi, dans ce dyptique inséparable, vérité et amour se rencontrent.

Le sacrement de pardon exprime bien cette renontre entre amour et vérité. Frères et sœurs, osons reconnaitre en vérité devant Dieu nos révoltes, nos paroles de doute, de médisance, de mort parfois. Croyons plus encore en son amour et désirons de tout notre être qu'il nous habite et nous transforme de l'intérieur.

Nous retrouvons ce mouvement au cœur de l'eucharistie. Mais alors ce n'est plus seulement notre regard qui se tourne vers le Seigneur pour le contempler. Le Seigneur vient lui-même en nous vivre ce passage, cette pâque, que nous redoutons parfois, et pour laquelle il vient nous chercher. Vous entendez ? Il vient faire de nous des vivants, tous autant que nous sommes. ! Alors, il n'y a plus parmi nous des valides et des invalides, des jeunes et des vieux, des bien portants et des malades, de prétendus justes et des pécheurs condamnés. Nous voilà unis dans la foi et l'espérance, témoignant les uns envers les autres de la miséricorde de Dieu.

Oui, frères et sœurs, c'est vrai et c'est notre joie : *Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son fils, non pas pour juger le monde mais pour que, par lui, le monde soit sauvé.*